

### La nuit des rois

Une comédie de

#### William Shakespeare

Traduit par François Pierre Guillaume Guizot

La version du texte proposée dans cette édition est celle de l'édition originale des « Œuvres complètes de Shakespeare » réalisée par Librairie académique Didier et Cie et composée de 8 volumes et plus précisément, de la réédition de cette série, réalisée entre 1862 et 1863. La numérisation choisie est celle réalisée par « The Internet Archive » et diffusée par le projet Gutenberg.



Plusieurs illustrations intérieures sont tirées de l'édition de 1914 de Hodder & Stoughton (Londres), illustrée par W. Heat Robinson.



Édition de 1914 de Hodder & Stoughton

© Éditions Humanis 2012-2018

Reproduction interdite. Illustration de couverture : Ivan Aïvazovski

----

ISBN papier : 979-10-219-0336-4 ISBN des versions numériques : 979-10-219-0013-4

# **Sommaire**

### **Avertissement**:

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

### Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 16 illustrations - 69 notes de bas de page - Environ 178 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

NOTES ET RÉSUMÉ	4
NOTICE SUR LA NUIT DES ROIS	
RÉSUMÉ	
ADAPTATIONS	7
PERSONNAGES.	
ACTE PREMIER.	10
SCÈNE I	10
SCÈNE II.	11
SCÈNE III.	12
SCÈNE IV	15
SCÈNE V	17
ACTE DEUXIÈME	25
SCÈNE I	25
SCÈNE II	26
SCÈNE III.	27
SCÈNE IV.	
SCÈNE V	
ACTE TROISIÈME	40
SCÈNE I	
SCÈNE II.	
SCÈNE III.	
SCÈNE IV.	
ACTE QUATRIÈME	
SCÈNE I	
SCÈNE II.	
SCÈNE III.	
ACTE CINQUIÈME	
SCÈNE I	

# NOTES ET RÉSUMÉ

### NOTICE SUR LA NUIT DES ROIS

Par François Pierre Guillaume Guizot - 1821



La scène du duel par William P. Frith (1843)

Quoique la partie comique de cette pièce appartienne tout entière à Shakespeare, il est encore redevable de son sujet à Bandello. Nous y retrouvons cette ressemblance extraordinaire de deux personnes dont Plaute s'est plus d'une fois servie pour le nœud de ses comédies, et que Shakespeare lui a déjà empruntée dans ses *Méprises*.

Lorsque Rome fut conquise, en 1527, par les Espagnols et les Allemands ; il se trouva parmi les prisonniers un riche marchand nommé Ambrogio, qui avait un fils et une fille, tous les deux d'une beauté et d'une ressemblance si parfaites que, s'ils changeaient d'habillements, le père lui-même avait peine à les distinguer <sup>1</sup>. Paolo, c'est le nom du garçon, fut le partage d'un Allemand, et sa sœur jumelle, Nicuola, tomba entre les mains de deux soldats qui la traitèrent avec beaucoup de douceur, dans l'espérance qu'ils en tireraient une rançon considérable. Ambrogio parvint à se sauver de la captivité, et ayant soustrait, en les cachant dans la terre, une grande partie de ses richesses à la cupidité des ennemis, il se mit à la recherche de ses enfants, racheta sa fille, mais ne put retrouver son fils, et le crut mort.

Cette pensée le tourmentant de plus en plus, il quitta Rome et se retira à Erte, lieu de sa naissance. Ce fut là qu'un autre marchand, veuf depuis plusieurs années, devint amoureux de Nicuola et la demanda en mariage; mais Ambrogio, craignant que cette union peu assortie du côté de l'âge ne fût pas heureuse pour Nicuola, et ne voulant pas refuser trop brusquement ce vieux soupirant, lui dit qu'il ne se séparerait pas de sa fille qu'il n'eût retrouvé son fils, espoir qu'il conservait toujours.

\_

<sup>...</sup> Simillima proles, indiscreta suis, gratusque parentibus error. (Virgile.)



Fac-similé du premier in-folio de 1623

Cependant Nicuola avait aussi fait impression sur le cœur d'un jeune gentilhomme nommé Lattanzio Puccini, et n'était pas indifférente à son amour. Dans ce temps-là, des affaires appelèrent Ambrogio à Rome, et il conduisit sa fille à Fabriano, chez un de ses parents, pour ne pas la laisser seule. Cette absence arrêta la passion de Lattanzio, qui changea bientôt d'objet et se porta vers la fille de Lanzetti, la belle Catella. Au contraire, Nicuola revint à Erte toujours plus éprise, et apprit avec la plus vive douleur la nouvelle inclination de son amant. Ambrogio fut obligé de faire un second voyage, et cette fois-ci il laissa sa fille dans un couvent où était Camilla, nièce de Lattanzio. Celui-ci y venait souvent commander toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille que faisaient les religieuses. Nicuola écoutait quelquefois les conversations qu'il avait avec sa nièce Camilla. Un jour, il lui racontait avec tristesse qu'il avait perdu un jeune page qu'il aimait, et qui lui était très-nécessaire. Ce récit fit naître à Nicuola l'idée de s'habiller en homme, et d'entrer chez Lattanzio en qualité de page. Sa gouvernante l'aida dans ce projet. Elle fut admise, en effet, sous le nom de Romulo, dans la maison de son infidèle amant ; et comme Julia, dans les Deux Gentilshommes de Vérone, elle fut bientôt chargée d'aller parler à sa rivale de l'amour de son maître. Catella était peu sensible aux sollicitations de Lattanzio; mais le faux page fit une telle impression sur son cœur qu'elle n'éprouva plus que de la répugnance pour celui qui l'envoyait.

Pendant ces intrigues, le maître de Paolo l'avait pris en affection, au point que, venant à mourir, il l'avait fait son héritier. Paolo s'empressa de retourner à Rome, et de là à Erte pour y chercher son père. Il passe sous la fenêtre de Catella, qui le prend pour le prétendu page. Ambrogio arrive : Nicuola l'aperçoit dans la rue, et, dans sa frayeur, elle se sauve chez sa gouvernante. Celle-ci lui conseille de reprendre les habits de son sexe, et court annoncer au père qu'elle lui conduira sa fille le lendemain.

Cependant Lattanzio attend Romulo avec inquiétude et impatience ; il le cherche partout, et on lui montre la maison de la gouvernante, où l'on avait vu entrer Nicuola sous son déguisement. Il lie conversation avec la duègne, qui lui découvre tout, lui vante la constance de son ancienne maîtresse, et prépare la réconciliation qu'achève la vue de Nicuola elle-

même.

Catella prend toujours Paolo pour Romulo. Paolo, qui l'aime, s'aperçoit de sa méprise et la détrompe.

Bientôt tout s'éclaircit. Ambrogio se réjouit du retour de son fils et consent au mariage de sa fille. Lanzetti, qui a cru que Paolo n'était autre que Nicuola déguisée, revient de son erreur et accorde aussi Catella au fils d'Ambrogio.

Shakespeare a mis cette nouvelle sur la scène avec sa négligence ordinaire, car le déguisement de Viola, amoureuse du duc qu'elle ne connaît point, n'est pas aussi bien motivé que celui de la Nicuola de Bandello. En général, les événements de la nouvelle sont conduits avec beaucoup plus d'art que ceux de la comédie ; mais c'est dans les caractères, le comique des situations et la poésie des détails que Shakespeare retrouve sa supériorité et fait oublier tous les reproches d'invraisemblance que la critique pourrait lui adresser. L'originalité de sir André, de sir Tobie et du bouffon, les espiègleries de la friponne Marie, la gravité comique et les prétentions de Malvolio, la scène délicieuse du jardin et de la lettre, le duel de sir André et du faux page, le charme que répand sur toute la pièce l'amour de Viola, un heureux mélange de sentiment et de cette gaieté que les Anglais appellent *humour*, tout contribue à rendre cette pièce une des plus agréables de Shakespeare.

Selon le docteur Malone, elle aurait été écrite dans l'année 1614; mais dans une comédie de Ben Jonson, antérieure à cette date, on trouve un passage qui semblerait applicable au *Jour des rois*, Ben Jonson saisissait toutes les occasions de tourner en ridicule les défauts de Shakespeare. Un de ses personnages dit, à la fin de l'acte III de sa pièce intitulée *Every man out of his humour*:

« ... Il eût fallu que sa comédie fût fondée sur une autre intrigue que celle d'un duc amoureux d'une comtesse, tandis que cette comtesse serait amoureuse du fils du duc, et ce fils du duc amoureux de la suivante de la dame. Vivent ces amours embrouillés, avec un paysan bouffon pour valet, plutôt que des événements trop rapprochés de notre temps! »

Un autre témoignage tout à fait décisif est la découverte faite par M. Collier d'un petit journal manuscrit du temps, dans lequel une représentation du *Jour des Rois*, ou *Ce que vous voudrez*, est indiquée à la date du 2 février 1601.

### RÉSUMÉ

L'intrigue se déroule en Illyrie où règne le duc Orsino, amoureux de la belle et riche comtesse Olivia. Cette dernière est en deuil et repousse ses avances.



Olivia par Edmund Blair Leighton (1888)

Une tempête provoque le naufrage d'un navire venant de Messine qui transporte Viola et

son jumeau Sébastien. Les deux jeunes gens survivent au naufrage, mais échouent à deux endroits différents de la côte, chacun croyant qu'il a perdu son jumeau. N'étant plus sous la protection de son frère, Viola se déguise en homme et se présente à la cour d'Orsino sous le nom de Césario. Le duc lui offre de devenir son page et la charge de plaider sa cause auprès d'Olivia. Cette ambassade ne plaît guère à Viola, secrètement amoureuse du duc, mais ravit Olivia qui est immédiatement séduite par ce beau jeune homme. Arrive Sébastien dont l'extraordinaire ressemblance avec Césario trompe Olivia. Après une série de quiproquos auxquels participe un quatuor de comiques, Viola peut révéler sa véritable identité. Elle épouse le duc et Sébastien épouse Olivia.

Lors de la création, il existait un degré supplémentaire de travestissement qui jouait encore davantage sur un érotisme ambigu : en effet il était interdit aux femmes de monter sur scène et tous les personnages féminins étaient interprétés par de jeunes acteurs. Le rôle de Viola était tenu par un jeune homme, jouant le rôle d'une demoiselle habillé en garçon qui soupire d'amour pour Orsino.

### **ADAPTATIONS**

1910 : Twelfth Night, film muet américain d'Eugene Mullin et Charles Kent

1932 : Le Soir des rois, film français de John Daumery

1939 : Twelfth Night, téléfilm britannique de Michel Saint-Denis

1955 : Dvenadtsataya noch, film russe d'A. Abramov et Yan Frid

1957 : La Nuit des rois, téléfilm français de Claude Loursais

1962 : La Nuit des rois est un téléfilm belge d'Alexis Curvers

1962 : La Nuit des rois, téléfilm français de Claude Barma

1963 : Was Ihr wollt, téléfilm allemand de Lothar Bellag

1967 : Vizkereszt, film hongrois de Sándor Sára

1969 : Twelfth Night, téléfilm suédois de John Sichel

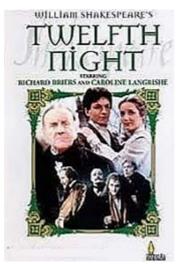
1970 : Wat u maar wilt, téléfilm belge de Martin Van Zundert, en langue flamande

**1972** : *Driekoningenavond*, autre téléfilm belge du même Martin Van Zundert, en langue flamande

1979 : Eros Perversion, film américain de Ron Wertheim

1987 : Twelfth Night, film australien de Neil Armfield

**1988 :** *Twelfth Night, or What You Will*, téléfilm britannique de Paul Kafno et Kenneth Branagh



Affiche du film de 1988

1996: Twelfth Night, Or What You Will, film anglo-américano-irlandais de Trevor Nunn

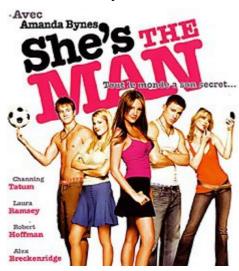


Affiche du film de 1996

2001 : Noche de reyes, film espagnol de Miguel Bardem

2003 : Twelfth Night, or What You Will, téléfilm britannique de Tim Supple

2006 : She's the Man, film américain de Andy Fickman



Affiche de She's the Man en 2006

2011: Skins, Saison 05 épisode 07, série britannique

### **PERSONNAGES**

ORSINO, duc d'Illyrie.

SÉBASTIEN, jeune gentilhomme, frère de Viola.

ANTONIO, capitaine de vaisseau, ami de Sébastien.

VALENTIN, gentilhomme de la suite du duc.

CURIO, gentilhomme de la suite du duc.

SIR TOBIE BELCH, oncle d'Olivia.

UN CAPITAINE DE VAISSEAU, ami de Viola.

SIR ANDRÉ AGUE-CHEEK <sup>2</sup>.

MALVOLIO, intendant d'Olivia.

FABIEN, au service d'Olivia.

PAYSAN BOUFFON, au service d'Olivia.

OLIVIA, riche comtesse.

VIOLA, amoureuse du duc.

MARIE, suivante d'Olivia.

9

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ague cheek, mal de joue.

UN PRÊTRE.
SEIGNEURS, MATELOTS,
OFFICIERS, MUSICIENS, SERVITEURS, etc.

La scène est dans une ville d'Illyrie et sur la côte voisine.

# **ACTE PREMIER**

### SCÈNE I

Appartement dans le palais du duc.

LE DUC, CURIO, seigneurs.

(Des musiciens jouent.)

LE DUC – Si la musique est l'aliment de l'amour, jouez donc ; donnez-m'en jusqu'à ce que ma passion surchargée en soit malade et expire – Répétez cet air ; il avait une chute mourante : oh ! il a fait sur mon oreille l'impression du doux vent du midi dont le souffle, en passant sur un champ de violettes, leur dérobe et leur rend à la fois des parfums – C'est assez, pas davantage : ces sons ne sont plus aussi doux qu'ils l'étaient tout à l'heure. O esprit de l'amour, que tu es avide de fraîcheur et de nouveauté ! Aussi vaste que la mer, et, comme elle, recevant tout dans ton sein, rien n'y entre, quelle que soit sa valeur et son mérite, sans dégénérer et perdre tout son prix au bout d'une minute. L'imagination est si féconde en formes changeantes, que rien n'égale ses bizarres fantaisies.

CURIO – Voulez-vous venir chasser, seigneur?

LE DUC – Quoi donc, Curio?

CURIO – La biche.

LE DUC – C'est ce que je fais : je poursuis la plus noble biche que j'aie vue. Ah! la première fois que mes yeux ont contemplé Olivia, il me sembla que sa présence purifiait l'air : de cet instant je fus changé en cerf ³, et mes désirs, comme une meute féroce et cruelle, n'ont cessé depuis de me poursuivre – (Valentin entre.) Eh bien! quelles nouvelles d'Olivia?

VALENTIN – Sous votre bon plaisir, seigneur, je n'ai pu être admis devant elle, et je ne vous rapporte que cette réponse de la part de sa suivante. Le ciel même, avant qu'il ait été réchauffé pendant sept années, ne jouira point librement de sa vue ; mais, comme une religieuse cloîtrée, elle ne marchera que sous le voile ; elle arrosera une fois chaque jour le pavé de sa chambre de ses larmes amères, et le tout pour pleurer un frère qui n'est plus, et dont elle veut entretenir la tendre et vive image dans son triste souvenir.

LE DUC – Oh! celle qui a un cœur assez sensible pour payer ce tribut de tendresse à un frère, combien elle aimera quand le trait doré de l'amour aura donné la mort à la foule de toutes les autres affections qui vivent en elle, quand ses nobles perfections, son foie, son cerveau, son cœur 4, ces trônes souverains, seront une fois occupés et remplis tout entiers par un seul roi suprême! – Allons nous coucher sur ces doux lits de fleurs: les pensers de l'amour reposent mollement sous le dais d'une voûte de feuillage.

(Ils sortent.)

# SCÈNE II

La côte de la mer.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Allusion à l'histoire d'Actéon.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Le foie, le cerveau et le cœur étaient regardés comme le siège des passions, des jugements, des sentiments.

#### VIOLA, UN CAPITAINE, suivi de matelots.

VIOLA – Amis, quel est ce pays?

LE CAPITAINE – C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA – Et que ferai-je en Illyrie ? mon frère est dans l'Élysée. Peut-être n'est-il pas noyé. Qu'en pensez-vous, matelots ?

LE CAPITAINE – C'est par un hasard que vous avez été sauvée vous-même.

VIOLA – O mon pauvre frère! – Et peut-être pourra-t-il l'être aussi par hasard.

LE CAPITAINE – Cela est vrai, madame ; et pour augmenter votre confiance dans le hasard, soyez assurée que lorsque notre vaisseau s'est ouvert, au moment où vous, et ces tristes restes échappés avec vous, vous êtes attachés au bord de notre chaloupe, j'ai vu votre frère, plein de prévoyance dans le péril, se lier avec une adresse que lui suggéraient le courage et l'espoir à un gros mât qui surnageait sur les flots : je l'y ai vu assis comme Arion sur le dos d'un dauphin, en allant de front avec les vagues, tant que j'ai pu le voir.

VIOLA – Tenez, voilà de l'or, pour ce que vous venez de me dire. Mon propre salut me fait naître l'espérance (et votre récit l'encourage) qu'il pourra lui en arriver autant. Connaissezvous ce pays ?

LE CAPITAINE – Oui, madame, très bien ; car je suis né et j'ai été élevé à moins de trois lieues de cet endroit même.

VIOLA – Qui gouverne ici?

LE CAPITAINE – Un duc aussi illustre par son caractère que par son nom.

VIOLA – Quel est son nom?

LE CAPITAINE - Orsino.

VIOLA – Orsino! J'ai entendu mon père le nommer; il était garçon alors.

LE CAPITAINE – Il l'est encore, ou du moins il l'était tout dernièrement ; car il n'y a pas un mois que je suis parti d'ici, et alors il courait un bruit tout récent (vous savez que les petits causent toujours sur ce que font les grands) qu'il sollicitait l'amour de la belle Olivia.

VIOLA – Qui est-elle?

LE CAPITAINE – Une vertueuse jeune personne, la fille d'un comte qui est mort il y a environ un an ; il la laissa en mourant à la protection de son fils, son frère, qui est mort aussi peu de temps après, et c'est pour l'amour de ce frère qu'elle a, dit-on, renoncé à la vue et à la société des hommes.

VIOLA – Oh! que je voudrais être au service de cette dame et y rester inconnue au monde jusqu'à ce que j'aie eu le temps de mûrir mes desseins!

LE CAPITAINE – Cela serait difficile à obtenir. Elle ne veut écouter aucune proposition, non pas même celle du duc.

VIOLA – Capitaine, tu as une heureuse physionomie ; et quoique la nature renferme souvent la corruption sous une belle enveloppe, cependant je suis portée à croire de toi que tu as une âme qui convient à ces beaux dehors. Je te prie, et je t'en récompenserai généreusement, cache ce que je suis, et aide-moi à me procurer le déguisement dont j'aurai peut-être besoin pour exécuter mes projets. Je veux m'attacher au service de ce duc. Tu me présenteras à lui en qualité d'eunuque : cela peut en valoir la peine, car je sais chanter ; je saurai lui parler

sur divers tons de musique variée qui lui rendront mon service agréable. Ce qui peut advenir plus tard, je l'abandonne au temps : conforme seulement ton silence à mes désirs.

LE CAPITAINE – Soyez son eunuque, moi je serai votre muet. Quand ma langue sera indiscrète, que mes yeux cessent de voir !

VIOLA – Je te remercie, conduis-moi.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III

### Appartement de la maison d'Olivia.

#### SIR TOBIE et MARIE.

SIR TOBIE – Que diable prétend ma nièce en prenant si fort à cœur la mort de son frère ? Je suis sûr, moi, que le chagrin est ennemi de la vie.

MARIE – Sur ma parole, sir Tobie, il faut que vous veniez de meilleure heure le soir. Madame votre nièce a de grandes objections <sup>5</sup> à vos heures indues.

SIR TOBIE – Eh bien! qu'elle excipe avant d'être excipée 6.

MARIE – Fort bien; mais il faut vous confiner dans les modestes limites de l'ordre.

SIR TOBIE – *Confiner* <sup>7</sup>! Je ne me tiendrai pas plus finement que je ne fais ; ces habits sont assez bons pour boire et ces bottes aussi, ou sinon qu'elles se pendent à leurs propres tirants.

MARIE – Ces grandes rasades vous tueront : j'entendais madame en parler encore hier, ainsi que de cet imbécile chevalier que vous avez amené un soir ici pour lui faire la cour.

SIR TOBIE – Quoi ? Sir André Ague-cheek ?

MARIE – Oui, lui-même.

SIR TOBIE – C'est un homme des plus braves qu'il y ait en Illyrie.

MARIE – Et qu'importe à la chose ?

SIR TOBIE – Comment! il a trois mille ducats de rente.

MARIE – Oui! mais il ne fera qu'une année de tous ses ducats : c'est un vrai fou, un prodigue.

SIR TOBIE – Fi! n'avez-vous pas honte de dire cela? Il joue de la viole de Gambo s, il parle trois ou quatre langues, mot à mot, sans livre, et il possède les meilleurs dons de nature.

MARIE – Oh! oui, certes, il les possède au naturel; car, outre que c'est un sot, c'est un grand querelleur; et si ce n'est qu'il a le don d'un lâche pour apaiser la fougue qui l'emporte dans une querelle, c'est l'opinion des gens sensés qu'on lui ferait bientôt le don d'un tombeau.

SIR TOBIE – Par cette main, ce sont des bélîtres, des détracteurs, que ceux qui tiennent de lui ces propos – Qui sont-ils ?

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> En anglais *exceptions*, d'où la réponse de sir Tobie.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Let her except before excepted.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> To confine, jeu de mots sur confine et fine.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Instrument qu'on tenait entre les jambes.

MARIE – Ce sont des gens qui ajoutent encore qu'il est ivre toutes les nuits en votre compagnie.

SIR TOBIE – À force de porter des santés à ma nièce : je boirai à sa santé aussi longtemps qu'il y aura un passage dans mon gosier, et du vin en Illyrie. C'est un lâche et un poltron o que celui qui ne veut pas boire à ma nièce, jusqu'à ce que la cervelle lui tourne comme un sabot de village. Allons, fille, *castiliano vulgo* 10 : voici sir André Ague-face.

(Entre sir André Ague-cheek.)

SIR ANDRÉ – Ah! sir Tobie Belch! Comment vous va, sir Tobie Belch?

SIR TOBIE – Ah! mon cher sir André!

SIR ANDRÉ, à Marie – Salut, jolie grondeuse.

MARIE - Salut, monsieur.

SIR TOBIE – Accoste, sir André, accoste.

SIR ANDRÉ – Qu'est-ce que c'est?

SIR TOBIE – La femme de chambre de ma nièce.

SIR ANDRÉ – Belle madame *Accoste*, je désire faire connaissance avec vous.

MARIE - Mon nom est Marie, monsieur.

SIR ANDRÉ – Belle madame Marie Accoste...

SIR TOBIE – Vous vous méprenez, chevalier. Quand je dis *accoste*, je veux dire envisagez-la, abordez-la, faites-lui votre cour, attaquez-la.

SIR ANDRÉ – Sur ma foi, je ne voudrais pas l'attaquer ainsi en compagnie. Est-ce là le sens du mot *accoste* ?

MARIE – Portez-vous bien, messieurs.

SIR TOBIE – Si tu la laisses partir ainsi, sir André, puisses-tu ne jamais tirer l'épée!

SIR ANDRÉ – Si vous partez ainsi, mademoiselle, je ne veux jamais tirer l'épée. Belle dame, croyez-vous avoir des sots sous la main ?

MARIE – Monsieur, je ne vous ai pas sous la main.

SIR ANDRÉ – Par ma foi, vous allez l'avoir tout à l'heure, car voici ma main.

MARIE – Maintenant, monsieur, la pensée est libre. Je vous prie de porter votre main à la baratte au beurre, et laissez-la boire.

SIR ANDRÉ – Pourquoi, mon cher cœur ? Quelle est votre métaphore ?

MARIE – Elle est sèche, monsieur 11.

SIR ANDRÉ – Comment donc ! Je le crois bien ; je ne suis pas assez âne pour ne pas tenir ma main sèche. Mais que signifie votre plaisanterie ?

MARIE – C'est une plaisanterie toute sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ – En avez-vous beaucoup de semblables ?

<sup>9</sup> Coystril, un coq peureux.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Castiliano vulgo, à l'espagnole.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Peut-être pour dire : elle est vide ; ou bien, d'après la chiromancie, une main sèche signifie ici une constitution froide.

MARIE – Oui, monsieur, je les ai au bout de mes doigts : allons, je laisse aller votre main, je suis desséchée <sup>12</sup>.

(Marie sort.)

SIR TOBIE – Chevalier, tu as besoin d'une coupe de vin des Canaries ; je ne t'ai jamais vu si bien terrassé.

SIR ANDRÉ – Jamais de votre vie, je pense, à moins que vous ne me voyez terrassé par le canarie. Il me semble qu'il y a des jours où je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien ou qu'un homme ordinaire. Mais je suis un grand mangeur de bœuf, et je crois que cela fait tort à mon esprit.

SIR TOBIE – Il n'y a pas de doute.

SIR ANDRÉ – Si je le croyais, je m'en abstiendrais – Je retourne chez moi à cheval demain, sir Tobie.

SIR TOBIE – Pourquoi, mon cher chevalier?

SIR ANDRÉ – Que signifie pourquoi <sup>13</sup>? Le faire ou ne le pas faire? Je voudrais avoir employé à apprendre les langues le temps que j'ai mis à l'escrime, à la danse, à la chasse à l'ours – Oh! si j'avais suivi les beaux-arts!

SIR TOBIE – Oh! vous auriez eu une superbe chevelure.

SIR ANDRÉ – Quoi, cela aurait-il amendé mes cheveux ?

SIR TOBIE – Sans contredit, car vous voyez qu'ils ne frisent pas naturellement.

SIR ANDRÉ – Mais cela me sied assez bien, n'est-il pas vrai?

SIR TOBIE – À merveille. Ils pendent droit comme le lin sur une quenouille, et j'espère un jour voir une ménagère vous prendre entre ses jambes et vous filer.

SIR ANDRÉ – Ma foi, je retourne chez moi demain, sir Tobie. Votre nièce ne veut pas se laisser voir, ou, si elle voit quelqu'un, il y a quatre à parier contre un qu'elle ne voudra pas de moi. Le comte lui-même, qui est ici tout près, lui fait la cour.

SIR TOBIE – Elle ne veut point du comte. Elle ne veut point de mari au-dessus d'elle, ni en fortune, ni en âge, ni en esprit. Je lui en ai entendu faire le serment. Hem! il y a de la résolution là-dedans, ami!

SIR ANDRÉ – Je veux rester un mois de plus. Je suis l'homme du monde qui a les idées les plus drôles : j'aime extrêmement les mascarades et les bals tout à la fois.

SIR TOBIE – Êtes-vous bon pour ces balivernes, chevalier?

SIR ANDRÉ – Autant qu'homme en Illyrie, quel qu'il soit, au-dessous du rang de mes supérieurs...; et cependant je ne veux pas me comparer à un vieillard.

SIR TOBIE – Quel est votre talent pour une gaillarde <sup>14</sup>, chevalier?

SIR ANDRÉ – Hé! je suis en état de faire une cabriole 15.

SIR TOBIE – Et moi je sais découper le mouton.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> I am barren.

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> *Pourquoi*, en français dans le texte.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Sorte de danse.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> *Caper*, cabriole, capre.

SIR ANDRÉ – Et je me flatte d'avoir le saut en arrière aussi vigoureux qu'aucun homme de l'Illyrie.

SIR TOBIE – Pourquoi donc cacher ces talents ? Pourquoi tenir ces dons derrière le rideau ? Craignez-vous qu'ils prennent la poussière comme le portrait de madame Mall <sup>16</sup> ? Que n'allez-vous à l'église en dansant une *gaillarde*, pour revenir chez vous en dansant une *courante* ? Je ne marcherais plus qu'au pas d'une *gigue* ; je ne voudrais même uriner que sur un pas de cinq <sup>17</sup>. Que prétendez-vous ? Le monde est-il fait pour qu'on enfouisse ses talents ? Je croyais bien, à voir la merveilleuse constitution de votre jambe, que vous aviez été formé sous l'étoile d'une gaillarde.

SIR ANDRÉ – Oui, elle est fortement constituée, et elle a assez bonne grâce avec un bas de couleur de flamme. Irons-nous à quelques divertissements ?

SIR TOBIE – Que ferons-nous de mieux ? Ne sommes-nous pas nés sous le Taureau ?

SIR ANDRÉ – Le taureau ? c'est-à-dire, les flancs et le cœur 18.

SIR TOBIE – Non, monsieur, ce sont les jambes et les cuisses. Que je vous voie faire la cabriole. Ah! plus haut : ah! à merveille.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV

Appartement du palais du duc. VALENTIN ET VIOLA en habit de page

VALENTIN – Si le duc vous continue ses faveurs, vraiment, Césario, vous avez bien l'air de faire une grande fortune : il n'y a encore que trois jours qu'il vous connaît, et vous n'êtes déjà plus un étranger.

VIOLA – Vous craignez donc ou l'inconstance de son humeur, ou ma négligence, pour mettre ainsi en doute la durée de son affection ? Est-il inconstant, monsieur, dans ses goûts ?

VALENTIN – Non, croyez-moi.

(Entrent le duc et Curio ; suite.)

VIOLA, à Valentin – Je vous remercie – Voici le comte qui vient.

LE DUC – Qui de vous a vu Césario?

VIOLA – Il est à votre suite, seigneur : me voici.

LE DUC, *aux autres* – Retirez-vous un moment à l'écart – Césario, tu es instruit de tout ; je t'ai ouvert le livre secret de mon cœur. Ainsi, bon jeune homme, dirige tes pas vers elle. Ne te laisse pas interdire l'entrée : poste-toi à ses portes, et dis-leur que ton pied y prendra racine jusqu'à ce que tu obtiennes une audience.

VIOLA – Sûrement, mon noble duc, si elle est aussi abandonnée à son chagrin qu'on le dit, jamais elle ne voudra me recevoir.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Mall, surnommée Coupe-Bourse, femme fameuse dans les annales des lieux de prostitution.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> À cinque-pace.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Allusion à l'astrologie médicale, qui rapporte les différentes affections des parties du corps à l'influence dominante de certaines constellations.

LE DUC – Fais du bruit, brave toutes les bienséances, plutôt que de revenir sans succès.

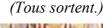
VIOLA – Admettez que je puisse lui parler, seigneur ; que lui dirai-je alors ?

LE DUC – Ah! dévoile-lui toute la violence de mon amour ; étonne-la du récit de ma tendresse. Il te siéra bien de lui représenter mes souffrances ; elle l'écoutera avec plus d'intérêt dans la bouche de ta jeunesse, qu'elle ne ferait dans celle d'un député plus grave.

VIOLA – Je ne le pense pas, seigneur.

LE DUC – Crois-le, cher enfant, car c'est mentir à tes belles années, que de dire que tu es un homme. Les lèvres de Diane ne sont pas plus fraîches, ni plus vermeilles. Ton filet de voix ressemble à l'organe d'une jeune vierge : elle est perçante et sonore ; et tout en toi te rend propre à jouer le rôle d'une femme. Je sais que ton étoile te destine à cette négociation – (Aux autres.) Accompagnez-le, au nombre de quatre ou cinq, tous même si vous voulez ; car pour moi, je ne me trouve jamais mieux que quand je suis seul – (À Viola.) Réussis dans ce message, et tu vivras aussi indépendant que ton maître ; sa fortune sera la tienne.

VIOLA – Je ferai donc de mon mieux ma cour à votre maîtresse – (Le duc sort.) Lutte remplie d'obstacles! Quel que soit mon rôle en lui faisant ma cour, je voudrais, moi, devenir la femme du duc.





Marie et le bouffon par W. Heath Robinson Acte I - scène 5 : « ma maîtresse te fera pendre pour t'être absenté. »

## SCÈNE V

Appartement de la maison d'Olivia.

MARIE et LE BOUFFON.

MARIE – Allons, dis-moi où tu as été, ou je n'ouvrirai pas assez mes lèvres pour qu'un crin puisse y entrer, dans le but de t'excuser ; ma maîtresse te fera pendre pour t'être absenté.

LE BOUFFON – Eh bien ! qu'elle me pende ; quiconque est bien pendu dans ce monde n'a plus rien à redouter.

MARIE - Compte là-dessus.

LE BOUFFON – Il ne voit plus personne à craindre.

MARIE – Bonne réponse de carême 19 ! Je puis t'apprendre l'origine de ces mots.

LE BOUFFON – D'où vient-il, bonne dame Marie?

MARIE – De la guerre ; et tu peux le dire hardiment dans tes folies.

LE BOUFFON – Eh bien ! que Dieu donne la sagesse à ceux qui l'ont, et que ceux qui sont fous fassent usage de leurs talents.

MARIE – Mais tu seras pendu pour être resté si longtemps absent, ou tout au moins renvoyé ; n'est-ce pas la même chose pour toi que d'être pendu ?

LE BOUFFON – Vraiment, une bonne pendaison prévient un mauvais mariage <sup>20</sup>. Et quant au malheur d'être renvoyé, l'été y pourvoira <sup>21</sup>.

MARIE – Tu es donc bien résolu?

LE BOUFFON – Non pas ; mais je suis résolu sur deux points.

MARIE – En sorte que si l'un manque, l'autre tiendra ; ou si tous les deux viennent à manquer, ton haut-de-chausse tombe par terre.

LE BOUFFON – Juste ; en bonne foi, tout juste ! Allons, va ton chemin. Si sir Tobie voulait quitter la boisson, tu serais une aussi spirituelle pièce de la chair d'Ève qu'aucune en Illyrie.

MARIE – Tais-toi, faquin ; plus de cela : voici ma maîtresse ; fais tes excuses sagement, cela vaudra mieux.

#### (Marie sort.)

### (Entrent Olivia, Malvolio et suite.)

LE BOUFFON – Esprit, si c'est ton bon plaisir, mets-moi en bonne veine de folies. Les gens d'esprit qui s'imaginent te posséder ne sont souvent que des fous ; et moi, qui suis bien sûr de ne pas t'avoir, je pourrais passer pour un homme sensé ; car que dit Quinapalus ? Un fou spirituel vaut mieux qu'un esprit fou – Dieu vous bénisse, maîtresse!

OLIVIA – Faites sortir cet imbécile.

LE BOUFFON – Est-ce que vous n'entendez pas, camarades ? Emmenez madame.

OLIVIA – Va-t'en ; tu es un fou à sec : je ne veux plus de toi ; d'ailleurs tu deviens malhonnête.

LE BOUFFON – Deux défauts, madonna, que la boisson et les bons conseils corrigeront ; car donnez à boire à un fou à sec, et le fou cessera d'être à sec ; recommandez à un homme malhonnête de se corriger, s'il se corrige, il ne sera plus malhonnête, et s'il ne peut se

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> A lenten answer, réponse brève et misérable.

Gray dit qu'une coutume espagnole autorisait toute femme veuve à sauver, en l'épousant, un malfaiteur condamné à être pendu. Un voleur, qui marchait au supplice, plut à une femme qui s'écria qu'elle demandait sa grâce avec la condition d'usage. Le condamné se retourne, et à peine l'a-t-il aperçue du haut de la charrette, qu'il dit : Allons, fouette, cocher!

Les fainéants le deviennent encore davantage vers la saison de l'été, plus sûrs de trouver leur subsistance et de pouvoir coucher à la belle étoile.

corriger, que le ravaudeur le corrige ; tout ce qui dans le monde est corrigé n'est que rapetassé : la vertu qui s'égare n'est que rapetassée de vice, et le vice qui s'amende n'est que rapetassé de vertu. Si ce syllogisme tout simple peut me servir, à la bonne heure ; sinon, quel remède ? Comme il n'y a point d'homme vraiment déshonoré autre que le misérable, de même la beauté n'est qu'une fleur — La dame a commandé de faire sortir l'imbécile ; en conséquence, je le répète, faites-la sortir.

OLIVIA - Monsieur, je leur ai commandé de vous faire sortir.

LE BOUFFON – Une méprise du plus haut degré! Madame, *cuclus non facit monachum* <sup>22</sup>; c'est comme qui dirait, je ne porte pas d'habit de fou dans le cerveau. Bonne madonna, donnez-moi la permission de prouver que vous êtes une folle.

OLIVIA – Peux-tu le prouver ?

LE BOUFFON – Très adroitement, bonne madonna.

OLIVIA – Voyons ta preuve.

LE BOUFFON – Il faut que je vous catéchise pour cela, madame – Ma bonne petite souris de vertu, répondez-moi.

OLIVIA – Allons, monsieur, à défaut d'autre passe-temps, je vous demanderai votre preuve.

LE BOUFFON – Bonne madame, pourquoi êtes-vous en deuil?

OLIVIA - Mon cher fou, pour la mort de mon frère.

LE BOUFFON – Je crois, madame, que son âme est en enfer.

OLIVIA – Moi, je sais, fou, que son âme est dans le ciel.

LE BOUFFON – Vous n'en êtes que d'autant plus folle, madame, d'être en deuil, de ce que l'âme de votre frère est dans le ciel – Emmenez la folle, messieurs.

OLIVIA – Que pensez-vous de ce fou, Malvolio ? Ne s'amende-t-il pas ?

MALVOLIO – Oui, et il continuera ainsi jusqu'à ce que les angoisses de la mort l'ébranlent. L'infirmité qui fait déchoir le sage amende toujours le fou.

LE BOUFFON – Dieu veuille vous envoyer, monsieur, une prompte infirmité, afin d'augmenter votre folie! Sir Tobie jurera que je ne suis pas un renard; mais il ne risquerait pas sa parole sur deux sous, pour gager que vous n'êtes pas fou.

OLIVIA – Que répondez-vous à cela, Malvolio?

MALVOLIO – Je m'étonne que vous, madame, vous puissiez vous amuser des stériles propos d'un pareil coquin ; je l'ai vu terrassé l'autre jour par un fou ordinaire qui n'a pas plus de cervelle qu'une pierre. Voyez, il est déjà hors de parade ; si vous ne riez pas, et que vous ne lui fournissiez pas matière, le voilà bâillonné. Je proteste que je tiens tous ces hommes sensés, qui rient ainsi de ces sortes de fous, pour n'être eux-mêmes rien de mieux que les bouffons de fous.

OLIVIA – Oh! vous êtes malade à force d'amour-propre, Malvolio, et votre goût en est dépravé. Quiconque est généreux, sans reproche, et d'une humeur franche, gaie, prend pour des flèches d'oiseau ces traits que vous croyez des boulets de canon; il n'y a aucune médisance dans un fou de profession, quoiqu'il ne fasse que railler, et il n'y a point d'amertume dans les railleries d'un homme connu pour sage, quoiqu'il ne fasse que

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Le capuchon ne fait pas le moine.

censurer.

LE BOUFFON – Que Mercure te donne le don de mentir, en récompense de ce que tu parles si bien des fous !

(Entre Marie.)

MARIE – Madame, il y a à votre porte un jeune gentilhomme qui désire beaucoup vous parler.

OLIVIA – De la part du comte Orsino, n'est-ce pas ?

MARIE - Je l'ignore, madame ; c'est un beau jeune homme, et bien accompagné.

OLIVIA – Qui de mes gens l'arrête à ma porte ?

MARIE - Sir Tobie, madame, votre parent.

OLIVIA – Écartez-le, je vous prie : il ne dit pas un mot qui ne soit d'un insensé. (Marie sort.) – Allez, Malvolio ; si c'est un message de la part du comte, je suis malade, ou je ne suis pas chez moi ; tout ce que vous voudrez pour m'en débarrasser. (Malvolio sort.) (Au bouffon.) Tu vois, l'ami, que ta folie devient surannée et qu'elle déplaît aux gens.

LE BOUFFON – Vous avez parlé pour nous, madame, comme si votre fils aîné était un fou. Que Jupiter veuille remplir son crâne de cervelle ; car voici un de vos parents qui a une *pie-mère* <sup>25</sup> des plus faibles.

(Entre sir Tobie Belch.)

OLIVIA – Sur mon honneur, il est à demi-ivre – Qui est-ce qui est à la porte, cousin ?

SIR TOBIE – Un gentilhomme.

OLIVIA – Un gentilhomme! quel gentilhomme?

SIR TOBIE – C'est un gentilhomme... La peste soit des harengs saurs! Eh bien! sot?

LE BOUFFON – Bon! Sir Tobie...

OLIVIA – Mon oncle, mon oncle, comment se fait-il que vous ayez gagné de si bonne heure cette léthargie ?

SIR TOBIE – La luxure <sup>24</sup>; je défie la luxure – Il y a quelqu'un à la porte.

OLIVIA – Oui, certes : qui est-ce ?

SIR TOBIE – Qu'il soit le diable, s'il veut, je ne m'en embarrasse guère. Oh! vous pouvez m'en croire, comme je vous le dis : oui, cela m'est égal. (*Il sort.*)

OLIVIA - À quoi ressemble un homme ivre, fou ?

LE BOUFFON – À un homme noyé, à un fou, et à un frénétique ; un verre de plus après qu'il est en chaleur en fait un fou : le second le jette dans la frénésie, et un troisième le noie.

OLIVIA – Va chercher l'officier de paix, et qu'il veille sur mon cousin ; car il en est au troisième degré de la boisson, il est noyé ; va, veille sur lui.

LE BOUFFON – Il n'est encore que fou, madame ; et le fou aura soin du fou. (Le bouffon sort.)

(Malvolio rentre.)

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> La pie-mère, membrane du cerveau, prise ici pour le cerveau lui-même.

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Équivoque entre *lechery* et *lethargy*.

MALVOLIO – Madame, il jure qu'il vous parlera. Je lui ai dit que vous étiez malade : il répond qu'il s'attendait à cela, et que c'est pour cela qu'il vient vous parler : je lui ai dit que vous étiez endormie ; il semble qu'il en avait aussi un pressentiment, et il dit que c'est pour cela qu'il vient vous parler ; que lui dira-t-on, madame ? Il est cuirassé contre toute espèce de refus.

OLIVIA – Dites-lui qu'il ne me parlera pas.

MALVOLIO – On le lui a déjà dit ; et il déclare qu'il va s'établir à votre porte, comme le poteau d'un shérif <sup>25</sup>, et se faire pied de banc ; mais qu'il vous parlera.

OLIVIA – Quelle espèce d'homme est-ce ?

MALVOLIO - Mais de l'espèce des hommes.

OLIVIA – Et quelles sont ses manières?

MALVOLIO – De fort mauvaises manières. Il veut vous parler, que vous vouliez ou non.

OLIVIA – Et sa personne, son âge?

MALVOLIO – Il n'est pas encore assez âgé pour un homme ni assez jeune pour un enfant ; il est ce qu'est une cosse avant qu'elle devienne pois ; ou un fruit vert, quand il est sur le point d'être une pomme ; au point de séparation entre l'enfant et l'homme ; il a un fort beau visage, et il parle d'un ton mutin ; on croirait que le lait de sa mère n'est pas encore tout à fait sorti de ses veines.

OLIVIA – Qu'il vienne ; appelez ma demoiselle.

MALVOLIO – Mademoiselle, madame vous appelle.

(Il sort.)

(Marie rentre.)

OLIVIA – Donnez-moi mon voile ; jetez-le-moi sur mon visage : nous consentons à écouter encore une fois l'ambassade d'Orsino.

(Entre Viola.)

VIOLA – Laquelle est ici l'honorable maîtresse du logis ?

OLIVIA – Adressez-moi la parole, je répondrai pour elle ; que voulez-vous ?

VIOLA – Très radieuse, parfaite et incomparable beauté... – Je vous prie, dites-moi si c'est là la maîtresse de la maison, car je ne l'ai jamais vue. Je serais bien fâché de perdre mal à propos ma harangue; car outre qu'elle est admirablement bien écrite, je me suis donné beaucoup de peine, pour l'apprendre par cœur. Généreuses beautés, ne me faites essuyer aucun dédain; je suis extrêmement susceptible à la plus légère marque de mépris.

OLIVIA – De quelle part venez-vous, monsieur?

VIOLA – Je ne suis pas en état d'en dire beaucoup plus que je n'ai étudié ; et cette question s'écarte de mon rôle. Aimable dame, donnez-moi l'assurance positive que vous êtes la maîtresse du logis, afin que je puisse procéder à ma harangue.

OLIVIA – Êtes-vous comédien?

VIOLA – Non, à vous parler du fond du cœur ; et cependant je jure par les griffes de la méchanceté que je ne suis pas ce que je représente. Êtes-vous la dame du logis ?

Les poteaux placés à la porte du shérif, pour afficher les actes publics, les ordonnances, etc.

OLIVIA – Si je ne me vole pas moi-même, je la suis.

VIOLA – Très certainement si vous l'êtes, vous vous volez vous-même. Car ce qui est à vous, pour en faire don, n'est pas à vous pour le tenir en réserve. Mais cela sort de ma commission. Je veux d'abord débiter mon discours à votre louange, et en venir ensuite au fait de mon message.

OLIVIA – Venez tout de suite à ce qu'il y a d'important, je vous dispense de l'éloge.

VIOLA – Hélas! j'ai pris tant de peine à l'étudier; et il est poétique.

OLIVIA – Il n'en ressemble que mieux à une fiction ; je vous en prie, gardez-le pour vous. On m'a dit que vous étiez impertinent à ma porte, et j'ai permis votre entrée, plus pour vous contempler avec étonnement, que pour vous écouter. Si vous n'êtes pas insensé, retirezvous ; si vous jouissez de votre raison, soyez court : je ne suis pas dans une lune à soutenir un dialogue aussi extravagant.

MARIE – Voulez-vous déployer les voiles, monsieur ? Voici votre chemin.

VIOLA – Non, joli mousse, je dois rester à flot ici un peu plus longtemps – (*A Olivia.*) Pacifiez un peu votre géant, ma chère dame <sup>26</sup>.

OLIVIA – Déclarez-moi vos intentions.

VIOLA – Je suis un messager.

OLIVIA – Sûrement, vous avez quelque chose de bien affreux à m'apprendre, puisque le début de votre politesse est si craintif ; expliquez l'objet de votre message.

VIOLA – Il n'est destiné qu'à votre oreille ; je ne vous apporte ni déclaration de guerre ni imposition d'hommage ; je porte la branche d'olivier dans ma main : mes paroles sont, comme le sujet, des paroles de paix.

OLIVIA – Et cependant vous avez commencé bien brusquement. Qu'êtes-vous ? Que voulez-vous ?

VIOLA – Si j'ai montré quelque grossièreté, c'est de mon rôle que je l'ai empruntée. Ce que je suis et ce que je veux sont des choses aussi secrètes que la virginité, sacrées pour vos oreilles, profanation pour toute autre.

OLIVIA, à *Marie* – Laissez-nous seuls. Nous désirons connaître ces choses sacrées. *(Marie sort.)* Maintenant, monsieur, votre texte ?

VIOLA – Très chère dame...

OLIVIA – Une doctrine vraiment consolante, et sur laquelle on peut dire beaucoup de choses! – Où est votre texte?

VIOLA – Dans le sein d'Orsino.

OLIVIA – Dans son sein? Dans quel chapitre de son sein?

VIOLA – Pour vous répondre avec méthode, dans le premier chapitre de son cœur.

OLIVIA – Oh! je l'ai lu ; c'est de l'hérésie toute pure. N'avez-vous rien de plus à dire?

VIOLA – Chère madame, laissez-moi voir votre visage.

OLIVIA – Avez-vous quelque commission de votre maître à négocier avec mon visage ? Vous voilà maintenant hors de votre texte ; mais nous allons tirer le rideau et vous montrer

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Allusion aux géants préposés à la garde des demoiselles dans les romans, et à la petite taille de Marie.

le portrait. Regardez, monsieur : voilà comme je suis pour le moment ; n'est-ce pas bien fait ?

(Elle ôte son voile.)

VIOLA – Admirablement bien fait, si Dieu a tout fait.

OLIVIA – C'est dans le grain, monsieur ; cela résistera à la pluie et au vent.

VIOLA – C'est la beauté même, mélange heureux des roses et des lis, et la main délicate et savante de la nature en a pétri elle-même les couleurs. Madame, vous êtes la plus cruelle des femmes qui respirent, si vous conduisez toutes ces grâces au tombeau sans en laisser de copie au monde.

OLIVIA – Oh! monsieur, je n'aurai pas le cœur si dur : je donnerai plusieurs cédules de ma beauté. Elle sera inventoriée, et chaque parcelle, chaque article sera coté dans mon testament ; par exemple, *item*, deux lèvres passablement vermeilles : *item*, deux yeux gris avec des paupières dessus : *item*, un cou, un menton, et ainsi de suite. Avez-vous été envoyé ici pour faire mon estimation ?

VIOLA – Je vois ce que vous êtes : vous êtes trop fière ; mais fussiez-vous le diable, vous êtes belle : mon seigneur et maître vous aime. Oh ! un pareil amour mérite d'être récompensé, fussiez-vous couronnée comme la beauté incomparable.

OLIVIA - Comment m'aime-t-il?

VIOLA – Avec des adorations, des larmes fécondes, des gémissements qui tonnent l'amour, et des soupirs de feu <sup>27</sup>.

OLIVIA – Votre maître connaît mes dispositions : je ne puis l'aimer. Cependant je le crois vertueux, je sais qu'il est noble, d'un rang illustre, d'une jeunesse sans tache et dans toute sa fraîcheur. Il a les suffrages de tout le monde ; il est libéral, savant et vaillant ; et plein de grâce dans sa taille et sa tournure ; mais malgré toutes ces qualités, je ne puis l'aimer : il y a longtemps qu'il aurait dû se le tenir pour dit.

VIOLA – Si je vous aimais de toute la passion de mon maître, si je souffrais comme il souffre, si ma vie était une mort, je ne trouverais aucun sens dans votre refus, et je ne le comprendrais pas.

OLIVIA – Eh! que feriez-vous?

VIOLA – Je me bâtirais une cabane de saule <sup>28</sup> à votre porte, et j'irais voir mon âme dans sa demeure ; je composerais des chants loyaux sur l'amour méprisé, et je les chanterais de toute ma voix même au milieu de la nuit ; je crierais votre nom aux collines qui le répercuteraient, et je forcerais la babillarde commère de l'air à répéter *Olivia!* Oh! vous ne pourriez trouver de repos entre les éléments de l'air et de la terre, que vous n'eussiez eu pitié de moi.

OLIVIA – Vous pourriez faire beaucoup de choses! Quelle est votre parenté?

VIOLA – Au-dessus de ma fortune ; et cependant ma fortune est suffisante : je suis gentilhomme.

OLIVIA – Retournez vers votre maître : je ne puis l'aimer ; qu'il n'envoie plus chez moi ; à moins que, par hasard, vous ne reveniez encore, pour me dire comment il prend la chose. Adieu! je vous remercie de vos peines ; dépensez ceci pour l'amour de moi.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Ridicule jeté sur les hyperboles amoureuses.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Arbre de la mélancolie et des amants.

VIOLA – Je ne suis point un messager à gages, madame : gardez votre bourse ; c'est mon maître, et non pas moi, qui a besoin de récompense. Puisse l'amour changer en pierre le cœur de celui que vous aimerez ; et que votre ardeur, comme celle de mon maître, ne rencontre que le mépris ! Adieu, beauté cruelle.

(Elle sort.)

OLIVIA – Quelle est votre parenté ? – Au-dessus de ma fortune, répond-il, et pourtant, ma fortune est suffisante – Je suis gentilhomme. Oui, je le jurerais, que tu l'es en effet. Ton langage, ta physionomie, ta tournure, tes actions et tes sentiments te donnent dix fois des armoiries – N'allons pas trop vite – Doucement, doucement ! Si le maître était le serviteur ! Allons donc ! – Comment peut-on prendre si promptement la contagion ? Il me semble que je sens toutes les perfections de ce jeune homme se glisser furtivement et subtilement dans mes yeux. Allons, soit – Holà, Malvolio !

(Rentre Malvolio.)

MALVOLIO - Me voici, madame, à vos ordres.

OLIVIA – Cours après ce messager impertinent, l'homme du comte : il a laissé cette bague ici malgré moi ; dis-lui que je n'en veux point. Recommande-lui bien de ne pas flatter son maître, et de ne pas nourrir ses espérances : je ne suis point pour lui. Si le jeune homme veut revenir ici demain, je lui expliquerai les raisons de mon refus. Cours vite, Malvolio.

MALVOLIO - Madame, j'y cours.

(Il sort.)

OLIVIA – Je ne sais trop ce que je fais ; et je crains de trouver que mes yeux sont des flatteurs qui en imposent à mon jugement <sup>29</sup>. Destin, montre ta puissance : nous ne disposons pas de nous-mêmes. Ce qui est décrété doit arriver ; qu'il en soit fait ainsi!

(Elle sort.)

----

FIN DU PREMIER ACTE

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Mine eye too great a flatterer for my mind.



Sébastien et Antonio par W. Heath Robinson Acte II - scène 1 : « Non, non, monsieur ; le voyage que j'ai résolu est une véritable extravagance »

# ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

## Le bord de la mer. ANTONIO, SÉBASTIEN.

ANTONIO – Vous ne voulez pas rester plus longtemps ? Et vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

SÉBASTIEN – Non, je vous en prie ; mon étoile jette sur moi une clarté sinistre : la malignité de ma destinée pourrait peut-être empoisonner la vôtre. Je vous demanderai donc la permission de porter mes maux tout seul : ce serait bien mal reconnaître votre amitié pour moi, que d'en faire retomber une partie sur vous.

ANTONIO - Faites-moi connaître au moins en quel lieu vous vous proposez d'aller.

SÉBASTIEN – Non, non, monsieur ; le voyage que j'ai résolu est une véritable extravagance – Cependant, je remarque en vous une discrétion si délicate que vous ne chercherez pas à m'extorquer le secret que je veux garder... Et la politesse me fait un devoir de vous le révéler moi-même. Il faut donc que vous sachiez de moi, Antonio, que mon nom est Sébastien, que j'ai changé en celui de Rodrigo ; mon père était ce Sébastien de Messaline, dont je sais que vous avez ouï parler. Il a laissé après lui deux enfants, moi, et une sœur, tous deux nés à la même heure : s'il eût plu au ciel, nous aurions de même fini notre vie ensemble ; mais, vous, monsieur, vous avez changé mes destins ; car quelques heures avant que vous m'ayez retiré des abîmes de la mer, ma sœur était noyée.

ANTONIO - Hélas! funeste jour!

SÉBASTIEN – Une jeune personne, monsieur, qui, quoiqu'on dît qu'elle me ressemblait beaucoup, passait pour belle aux yeux de beaucoup de gens. Il ne me convient pas à moi d'oser avoir d'elle une aussi haute idée que les autres ; mais du moins puis-je assurer hardiment qu'elle portait une âme que l'envie même était forcée de dire belle. Elle est noyée, monsieur, dans l'eau salée, et il me semble que je vais encore y noyer son souvenir.

ANTONIO – Excusez-moi, monsieur, de la mauvaise chère que je vous ai fait faire.

SÉBASTIEN – Cher Antonio, c'est moi qui vous prie de me pardonner l'embarras que je vous ai causé.

ANTONIO – Si, pour prix de mon amitié, vous ne voulez pas me tuer, permettez-moi d'être votre serviteur.

SÉBASTIEN – Si vous ne voulez pas détruire votre ouvrage, je veux dire, tuer celui que vous avez sauvé, n'exigez pas cela de moi. Adieu, en un mot : mon cœur est plein de reconnaissance ; et je suis encore si près d'avoir les manières de ma mère, qu'un peu plus et mes yeux vont me trahir. Je vais à la cour du comte Orsino : adieu.

(Il sort.)

ANTONIO – Que la bonté de tous les dieux ensemble accompagne tes pas ! J'ai beaucoup d'ennemis à la cour d'Orsino ; sans cela, je ne tarderais pas à t'y revoir – Mais advienne

que pourra, je t'adore tant, que pour toi tous les dangers me sembleront un jeu, et je veux y aller.

(Il sort.)

## SCÈNE II

Une rue.

#### VIOLA entre, MALVOLIO la suit.

MALVOLIO – N'étiez-vous pas, il y a un moment, avec la comtesse Olivia ?

VIOLA – À l'instant même, monsieur ; en marchant d'un pas ordinaire, je ne suis encore arrivé qu'ici.

MALVOLIO – Elle vous renvoie cette bague, monsieur ; vous auriez pu m'épargner cette peine, et la reprendre vous-même. Elle ajoute, en outre, que vous ayez à bien assurer votre maître qu'il peut désespérer, et qu'elle ne veut point de lui ; et ceci encore, que vous n'ayez jamais la hardiesse de revenir négocier pour lui, à moins que ce ne soit pour rapporter la manière dont votre seigneur, entendez-le bien, aura pris son refus.

VIOLA – Elle a reçu cette bague de moi : je n'en veux point.

MALVOLIO – Allons, monsieur, vous la lui avez méchamment jetée : et son intention est qu'elle vous soit rendue. (*Il la jette à ses pieds.*) Si elle vaut la peine que vous vous baissiez, la voilà sous vos yeux ; sinon, qu'elle soit à celui qui la trouvera.

(Il sort.)

VIOLA – Je n'ai point laissé de bague chez elle ; que veut dire cette dame ? Que ma fortune ne permette pas que ma figure l'ait charmée ! – Elle m'a bien regardée, et si attentivement qu'il me semblait que ses yeux égaraient sa langue ; car elle ne me parlait que par mots interrompus et d'un air distrait. Elle m'aime sûrement. C'est une ruse de sa passion qui m'invite à la revoir par ce grossier messager. Ce n'est point du tout une bague de mon maître! D'abord, il ne lui en a point envoyé; c'est pour moi-même - Si cela est (comme cela est en effet), pauvre femme, il vaudrait mieux pour elle être amoureuse d'un songe! Déguisement, tu es, je le vois, une méchanceté, dont l'adroit ennemi du genre humain sait tirer grand parti. Combien il est aisé à ceux qui ont quelques appas pour tromper de faire impression sur la molle cire du cœur des femmes! Hélas! c'est la faute de notre fragilité, et non pas la nôtre ; car nous sommes ce que nous avons été faites. Comment ceci s'arrangerat-il? Mon maître l'aime passionnément; et moi, pauvre fille métamorphosée, je suis aussi éprise de lui. Et elle, dans sa méprise, parait raffoler de moi. Qu'est-ce que tout ceci deviendra? Mon état me fait désespérer de l'amour de mon maître ; et étant une femme, hélas! que d'inutiles soupirs poussera l'infortunée Olivia! O temps! c'est à toi de débrouiller ceci et non à moi : le nœud est trop compliqué pour que je le puisse dénouer.

(Elle sort.)

# SCÈNE III

Appartement de la maison d'Olivia. SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ AGUE-CHEEK. SIR TOBIE – Approchez, sir André. N'être pas au lit après minuit, c'est être levé de bonne heure ; et *diluculo surgere* <sup>30</sup>...., vous savez...

SIR ANDRÉ – Non, en bonne foi, je ne sais pas, moi ; mais je sais qu'être levé tard c'est être levé tard.

SIR TOBIE – Fausse conclusion, que je hais autant qu'un flacon vide! Être debout après minuit, et aller alors au lit, c'est se coucher matin; en sorte qu'aller se coucher après minuit, c'est aller se coucher de bonne heure. Notre vie n'est-elle pas composée de quatre éléments?

SIR ANDRÉ – On le dit : mais je crois, moi, qu'elle est plutôt composée du boire et du manger.

SIR TOBIE – Vous êtes un savant : allons donc manger et boire – Holà! Marianne, entendezvous? – Un flacon de vin.

(Entre le bouffon.)

SIR ANDRÉ – Voici, ma foi, le fou qui vient.

LE BOUFFON – Eh bien! mes cœurs? N'avez-vous jamais vu notre portrait à nous trois?

SIR TOBIE – Sois le bienvenu, ânon ; allons, une chanson.

SIR ANDRÉ – Sur ma foi, ce fou a une excellente voix ! Je voudrais pour quarante shillings avoir sa jambe, et une voix pour chanter aussi douce que celle du fou. En vérité, tu étais dans tes plus charmantes folies hier au soir, lorsque tu parlas de Pigrogromitus, des Vapians passant l'équinoxiale de Queubus : cela était excellent, en vérité ; je t'ai envoyé douze sous pour ta bonne amie ; les as-tu reçus ?

LE BOUFFON – Oui, j'ai remis ta gracieuseté à mon jupon court ; car le nez de Malvolio n'est pas un manche de fouet <sup>31</sup> ; madame a la main blanche, et le myrmidon n'est pas un bouchon.

SIR ANDRÉ – Excellent! c'est la plus jolie folie pour la fin. Allons, une chanson.

SIR TOBIE – Avance; voilà douze sous pour toi; chante-nous une chanson.

SIR ANDRÉ – Voilà encore un teston de moi ; si un chevalier donne...

LE BOUFFON – Voudriez-vous une chanson d'amour, ou une chanson morale ?

SIR TOBIE – Une chanson d'amour, une chanson d'amour!

SIR ANDRÉ – Oui, oui ; je ne me soucie point de morale.

LE BOUFFON chante.

O ma maîtresse! où êtes-vous errante?

Arrêtez et m'écoutez : Votre sincère amant s'avance,

Votre amant qui peut chanter haut ou bas.

Ne trotte pas plus loin, mon cher cœur:

Les voyages finissent par la rencontre des amants,

C'est ce que sait le fils de tout homme sage.

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> « Se lever au petit jour est utile à la santé, » adage latin.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> A whipstock, il a l'odorat fin.



Le bouffon par W. Heath Robinson

Acte II scène 3 : « Votre amant qui peut chanter haut ou bas.

Ne trotte pas plus loin, mon cher cœur »

SIR ANDRÉ – Admirable, en vérité!

SIR TOBIE – Bien, très bien.

#### LE BOUFFON.

Qu'est-ce que l'amour ? Il n'est pas fait pour l'avenir.

La joie présente fait rire dans le présent ;

Ce qui est à venir est encore incertain;

Il n'y a point de moisson à recueillir des délais.

Viens donc, ma chérie, me donner vingt baisers,

La jeunesse est une étoffe qui ne peut durer.

SIR ANDRÉ – Une voix douce comme du miel, aussi vrai que je suis chevalier.

SIR TOBIE – Une voix contagieuse!

SIR ANDRÉ – Des plus douces et des plus contagieuses, sur ma foi.

SIR TOBIE – À entendre par le nez, c'est une douce contagion <sup>32</sup>. Mais commencerons-nous une danse de tourne-ciel <sup>33</sup> ? Éveillerons-nous la chouette par un canon, qui ravisse les trois âmes <sup>34</sup> d'un tisserand ? Ferons-nous cela ?

SIR ANDRÉ – Si vous m'aimez, faisons-le. Allons, commence. Je suis un chien pour les canons.

LE BOUFFON – Par Notre-Dame, monsieur, il y a des chiens qui vont bien au canon.

SIR ANDRÉ – Certainement ; chantons : Coquin, tais-toi.

LE BOUFFON - Tais-toi, coquin, chevalier? Je serai donc forcé de vous appeler coquin,

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> A dulcet in contagion, jeu de mots intraduisible.

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> A welkin-dance, boire jusqu'à ce que le ciel tourne sur nos têtes.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> Apparemment, l'âme végétative, l'âme sensitive et l'âme raisonnable.

chevalier?

SIR ANDRÉ – Ce n'est pas la première fois que j'ai forcé un homme à m'appeler coquin. Commence, fou ; la chanson commence par *Tais-toi*.

LE BOUFFON – Je ne commencerai jamais si je me tais.

SIR ANDRÉ – Bon là, ma foi. Allons, commence.

(Ils chantent.)

(Entre Marie.)

MARIE – Quels hurlements de chats faites-vous donc ici ? Si ma maîtresse n'a pas appelé son intendant, Malvolio, et ne lui a pas ordonné de vous mettre à la porte, ne me croyez jamais.

SIR TOBIE – Madame est une Catayenne <sup>35</sup>; nous sommes des politiques : Malvolio est une canaille, et *nous sommes trois joyeux garçons* <sup>36</sup>. Ne suis-je pas son parent ? Ne suis-je pas de son sang ? Foin de madame ! – (Chantant.) Il était un homme à Babylone, madame, madame.

LE BOUFFON – Malepeste! le chevalier est dans une merveilleuse folie.

SIR ANDRÉ – Oui, il s'en tire assez bien, quand il est bien disposé, et moi aussi : il fait le fou avec plus de grâce que moi ; mais je le fais plus au naturel.

SIR TOBIE, chantant – Ah! le douzième jour de décembre.

MARIE – Au nom de Dieu, taisez-vous.

(Entre Malvolio.)

MALVOLIO – Hé! mes maîtres, êtes-vous fous? ou qu'êtes-vous donc? N'avez-vous ni esprit, ni savoir-vivre, ni honnêteté, pour bavarder comme des chaudronniers à cette heure de la nuit? Faites-vous une taverne de la maison de madame, que vous vous égosillez ainsi à crier vos airs de tailleurs, sans adoucir ou baisser vos voix? N'avez-vous donc aucun respect pour le lieu, les personnes et les temps?

SIR TOBIE – Nous avons gardé les temps, monsieur, dans nos canons. Allez au diable <sup>37</sup>.

MALVOLIO – Sir Tobie, il faut que je sois tout rond avec vous. Ma maîtresse m'a donné ordre de vous dire que, quoiqu'elle vous reçoive comme son parent, elle n'a point de parenté avec vos désordres. Si vous pouvez vous séparer de votre mauvaise conduite, vous serez toujours le bienvenu dans sa maison : sinon, s'il vous plaisait de prendre congé d'elle, elle est toute disposée à vous faire ses adieux.

SIR TOBIE, chantant – Adieu, cher cœur, puisqu'il faut que je parte 38.

MALVOLIO – Oui, bon sir Tobie.

SIR TOBIE, chantant – Ses yeux dénotent que ses jours sont bientôt à leur fin.

MALVOLIO - Les choses en sont-elles là ?

SIR TOBIE, chantant – Mais moi, je ne mourrai jamais.

LE BOUFFON – En cela vous mentez, sir Tobie.

<sup>«</sup> Terme de mépris, dont l'origine est indifférente. » (Steevens.)

Malvolio is a peg-a-ramsey, and three merry men be we. Ces derniers mots sont le commencement d'une chanson; Peg-a-ramsey est le titre d'une ballade ancienne.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> C'est le sens qu'il faut donner, selon Malone, à ces mots : *Sneck up*.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> Chanson qu'on trouve dans le recueil de Percy.

MALVOLIO – Pour cela, je suis très disposé à vous croire.

SIR TOBIE, en chantant – Lui dirai-je de s'en aller?

LE BOUFFON – Et quand vous le feriez?

SIR TOBIE – Lui dirai-je de s'en aller, sans le ménager ?

LE BOUFFON – Oh! non, non, vous n'oseriez.

SIR TOBIE – Vous détonnez, l'ami ; vous mentez – Êtes-vous plus qu'un intendant ? Croyez-vous que, parce que vous êtes vertueux <sup>39</sup>, il n'y aura plus ni gâteaux ni bière ?

LE BOUFFON – Oui, par sainte Anne, et le gingembre aussi sera chaud dans la bouche.

SIR TOBIE – Tu as raison – Allez, monsieur, allez frotter votre chaîne avec de la mie de pain <sup>40</sup>. Un flacon de vin, Marie!

MALVOLIO – Mademoiselle Marie, si vous faisiez quelque cas de la faveur de ma maîtresse, vous ne voudriez pas prêter les mains à cette conduite grossière; ma maîtresse en sera informée, je vous le jure.

(Il sort.)

MARIE – Va secouer les oreilles.

SIR ANDRÉ – Lui donner un rendez-vous en duel, et puis lui manquer de parole et se jouer de lui, ce serait une aussi bonne œuvre que de boire quand on a faim.

SIR TOBIE – Faites cela, chevalier. Je vais vous écrire un cartel ou je lui ferai connaître de vive voix votre indignation contre lui.

MARIE – Mon cher sir Tobie, soyez patient pour ce soir ; depuis que le jeune page du comte a vu aujourd'hui ma maîtresse, elle est fort troublée. Quant à monsieur Malvolio, laissezmoi faire : si je ne le mystifie pas au point de le faire passer en proverbe, et de le rendre un objet de risée publique, croyez que je n'ai pas assez d'esprit pour me coucher tout à l'heure dans mon lit ; je sais que je suis en état de le faire.

SIR TOBIE – Instruis, instruis-nous : conte-nous quelque chose de lui.

MARIE – Ma foi, monsieur, il est quelquefois une espèce de puritain.

SIR ANDRÉ – Oh! si je le croyais, je le battrais comme un chien.

SIR TOBIE – Quoi, pour être puritain? Ta sublime raison, cher chevalier?

SIR ANDRÉ – Je n'ai point de sublime raison pour cela, mais j'ai d'assez bonnes raisons.

MARIE – Le diable, c'est qu'il n'est pas toujours un puritain, ni quoi que ce soit avec suite, si ce n'est un serviteur des circonstances ; un sot plein d'affectation qui sait par cœur les affaires d'État, sans livre et sans étude, et vous débite sa science par grands morceaux ; un homme qui a la meilleure opinion de lui-même, et si farci, à ce qu'il s'imagine, de perfections, que c'est un article de foi pour lui qu'on ne peut le voir sans l'aimer ; et c'est sur ce vice-là que ma vengeance trouvera matière à s'exercer.

SIR TOBIE – Que feras-tu?

MARIE - Je glisserai sur son chemin quelques épîtres d'amour en style obscur, dans

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> C'était la coutume de faire des gâteaux en famille à la Toussaint. Les puritains traitaient cette coutume de superstition.

<sup>«</sup> Les intendants ou maîtres d'hôtel portaient au cou une chaîne en signe de supériorité sur les autres domestiques ; et le meilleur moyen d'éclaircir un métal, c'est de le frotter avec de la mie de pain. » (Steevens.)

lesquelles, à la couleur de sa barbe, à la forme de sa jambe, à sa tournure, à sa démarche, à l'expression de ses yeux, à son front, à son teint, il se reconnaîtra dépeint de la manière la plus palpable. Je peux écrire tout comme ferait madame votre nièce ; nous pouvons à peine distinguer nos deux écritures dans une lettre dont le sujet est oublié.

SIR TOBIE – Excellent! Je flaire la ruse.

SIR ANDRÉ – Elle me monte aussi au nez.

SIR TOBIE – Il croira, par des lettres que vous laisserez tomber sur son passage, qu'elles viennent de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

MARIE – Oui, mon projet est un cheval de cette couleur-là.

SIR ANDRÉ <sup>41</sup> – Et votre cheval fera de lui un âne.

MARIE – Oui, un âne, je n'en doute pas

SIR ANDRÉ – Oh! cela sera admirable.

MARIE – Un plaisir de roi, je vous en assure. Je sais que ma médecine opérera sur lui. Je vous posterai tous deux en embuscade, et le fou fera le troisième dans un lieu où il trouvera la lettre : observez bien comme il l'interprétera. Pour ce soir, au lit ; et rêvons à l'événement. Adieu !

(Elle sort.)

SIR TOBIE – Bonne nuit, Penthésilée 42.

SIR ANDRÉ – Par ma foi, c'est une brave fille.

SIR TOBIE – C'est une excellente levrette, et de race pure, et une fille qui m'adore. Qu'en dites-vous ?

SIR ANDRÉ – J'ai été adoré aussi jadis, moi.

SIR TOBIE – Allons nous mettre au lit, chevalier – Tu aurais besoin d'envoyer demander plus d'argent.

SIR ANDRÉ – Si je ne peux regagner votre nièce, je suis dans un mauvais pas.

SIR TOBIE – Envoie demander de l'argent, chevalier : si tu ne parviens pas à la fin à l'avoir, dis que je suis un chien à la queue coupée <sup>43</sup>.

SIR ANDRÉ – Si je ne le fais pas, ne faites jamais fond sur ma parole ; prenez-le comme vous voudrez.

SIR TOBIE – Allons, venez, je vais brûler un peu de rhum ; il est trop tard pour aller se coucher maintenant ; allons, chevalier, venez.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV

Appartement dans le palais du duc.

LE DUC, VIOLA, CURIO et autres.

-

Tirwhylt pense qu'il faut donner cette réponse et celle d'après à sir Tobie ; il les trouve trop fines pour sir André, qui ne juge rien par lui-même, et ne fait que répéter l'avis des autres.

Nom d'une amazone.

<sup>«</sup> *Cut*. Par les lois forestières, on coupait la queue aux chiens des paysans et roturiers. » (Steevens.) Selon d'autres, il faut traduire *cut* par *cheval* : « Dis que je suis un cheval. »

LE DUC – Faites-nous un peu de musique – Ah! bonjour, mes amis – Allons, bon Césario, seulement ce morceau de chant, cette vieille chanson ancienne que nous entendîmes hier au soir. Il me semblait qu'elle soulageait beaucoup mon âme souffrante, plus que ces airs légers et ces refrains répétés dans ces mesures vives et brusques – Allons, seulement un couplet.

CURIO – Avec la permission de Votre Altesse, celui qui pourrait le chanter n'est pas ici.

LE DUC – Qui était-ce donc!

CURIO – Feste le bouffon, seigneur ; un fou qui amusait beaucoup le père de madame Olivia : il est quelque part dans la maison.

LE DUC – Cherchez-le, et qu'on joue l'air en l'attendant. *(Curio sort. Musique.)* Approche, jeune homme ; si tu aimes jamais, dans les doux transports de ta passion souviens-toi de moi ; car tous les vrais amants sont tels que je suis, changeants et volages dans tous les autres sentiments, excepté dans la constante pensée de l'objet aimé – Comment trouves-tu cet air ?

VIOLA – Il retentit comme un écho dans le cœur qui sert de trône à l'amour.

LE DUC – Tu en parles en maître ; je gagerais ma vie que, tout jeune que tu es, ton œil s'est fixé sur quelque beauté qui le charme. N'est-il pas vrai, mon enfant ?

VIOLA – Un peu, avec votre permission.

LE DUC – Quelle espèce de femme est-ce ?

VIOLA – De votre complexion.

LE DUC – Elle n'est donc pas digne de toi. Quel âge, au vrai ?

VIOLA - Environ de votre âge, seigneur.

LE DUC – Elle est trop âgée, par le ciel ! Qu'une femme choisisse toujours un époux plus âgé qu'elle, c'est le moyen qu'elle lui soit plus assortie, et plus sûre de régner dans son cœur ; car, mon enfant, nous avons beau nous vanter, nous sommes plus étourdis, plus flottants dans nos caprices ; nous sommes aisément emportés par le désir et par l'inconstance ; notre amour s'use et se perd plus vite que celui des femmes.

VIOLA – Je le crois, seigneur.

LE DUC – Aie donc soin que ton amante soit plus jeune que toi, ou ton affection ne pourra durer. Les femmes sont comme les roses ; leur belle fleur, une fois épanouie, tombe dans l'heure même.

VIOLA – Et cela est vrai. Hélas ! quel triste sort que de se flétrir au moment où elles atteignent la perfection !

(Rentrent Curio et le bouffon.)

LE DUC – Allons, mon ami, la chanson que tu as chantée hier au soir. Remarque-la, Césario ; elle est ancienne et simple. Les fileuses, et celles qui tricotent au soleil, et les jeunes filles dont le cœur est libre, tout en tissant leur fil avec des outils d'os, ont coutume de la chanter : c'est la naïve vérité, et elle peint bien l'innocence de l'amour comme le bon vieux temps.

LE BOUFFON – Êtes-vous prêt, monsieur ?

LE DUC – Oui, je t'en prie, chante.

LE BOUFFON.

(Chant.)

Viens; ô mort! viens;

Qu'on me couche sous un triste cyprès :

Fuis, fuis, souffle de ma vie.

Une beauté cruelle m'a donné la mort.

Semez de branches d'if mon blanc linceul;

Préparez-le.

Jamais homme ne joua dans la mort un rôle aussi sincère

Que le mien.

Point de fleurs, pas une douce fleur

Sur mon noir cercueil.

Point d'ami, pas un seul ami pour saluer

Mon pauvre corps et l'endroit où mes os seront jetés ;

Pour épargner mille et mille soupirs,

Ah! couchez-moi-là,

Où l'amant, triste et fidèle, ne trouve jamais mon tombeau,

Pour y pleurer.

LE DUC, lui donnant sa bourse - Voilà pour ta peine.

LE BOUFFON – Il n'y a nulle peine ; j'ai du plaisir à chanter, monsieur.

LE DUC – Eh bien! je veux te payer ton plaisir.

LE BOUFFON – À vrai dire, monsieur, le plaisir se paye une fois ou l'autre.

LE DUC – À présent, permets-moi de te quitter.

LE BOUFFON – Allons, que le dieu de la mélancolie te protège, et que ton tailleur te fasse un habit de taffetas changeant ; car ton âme est une véritable opale. Je voudrais embarquer des hommes aussi constants sur la mer, afin qu'ils eussent affaire partout, et que leur but ne fût nulle part ; car c'est là ce qui fait toujours un bon voyage de rien. Adieu.

(Le bouffon sort.)

LE DUC – Qu'on me laisse. (Curio sort avec la suite du duc, excepté Viola.) Encore une fois, Césario, va trouver cette souveraine cruelle ; dis-lui que mon amour, plus noble que les trésors de l'univers, ne met aucun prix à une étendue de terres boueuses ; dis-lui que je fais des dons que la Fortune lui a accordés le cas que je fais de cette volage déesse ; mais que c'est cette merveille, cette reine des joyaux que la nature a enchâssée en elle, qui seule attire mon âme.

VIOLA – Mais, seigneur, si elle ne peut vous aimer?

LE DUC – Je ne puis recevoir une pareille réponse.

VIOLA – Ma foi, il le faudra bien. Supposez que quelque dame, comme il en est peut-être, souffre pour l'amour de vous, dans son cœur, des tourments aussi violents que vous en souffrez pour Olivia ; vous ne pouvez l'aimer et vous le lui déclarez, n'est-elle pas forcée de recevoir votre refus ?

LE DUC – Il n'est point de cœur de femme qui puisse contenir les battements d'une passion aussi forte que celle dont l'amour tourmente mon cœur ; il n'est point de cœur de femme

assez vaste pour contenir autant d'amour ; elles ne savent pas garder. Hélas ! on peut bien appeler leur amour un appétit des sens. Ce n'est qu'un goût qui irrite leur palais sans affecter leur cœur : il s'éteint dans la satiété, et finit par le dégoût et l'aversion. Mais le mien est aussi affamé que la mer, et peut digérer autant qu'elle. N'établis aucune comparaison entre l'amour qu'une femme peut concevoir pour moi, et celui que j'ai pour Olivia.

VIOLA – Oui, mais je sais...

LE DUC – Que sais-tu?

VIOLA – Je sais trop bien l'amour que les femmes ont pour les hommes. Je vous l'assure, elles ont le cœur aussi fidèle que nous. Mon père avait une fille qui aimait un homme, comme il se pourrait par aventure que moi, si j'étais femme, j'aimasse Votre Altesse.

LE DUC – Et quelle est son histoire ?

Fin de cet extrait de livre

.....

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



http://www.editions-humanis.com